Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 32

Artikel: La patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224725

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES TROIS LOGIS DE LA « GAZETTE DE LAUSANNE »

A l'occasion de son installation nouvelle à la rue de Genève, la *Gazette de Lausanne* publie un numéro hors-série qu'elle adresse à tous ses abonnés. Dans ce numéro où directeur et rédacteurs évoquent le passé et émettent quelques réflexions judicieuses, on peut voir, en première page, trois clichés reproduisant les trois logis successifs de la *Gazette*. Ils synthétisent, en quelque sorte, toute la vie du grand journal vaudois qui parut, pour la première fois, à l'époque où notre pays proclamait son indépendance.

C'est dans cette vieille demeure de la rue du Pré 33 que le journal débuta. C'est là qu'Antoine Miéville — premier rédacteur — travailla, lutta et parvint à donner un bel essor au petit « bulletin officiel » du 1er février 1798 qui lui avait été confié.

Le logis de la rue Pépinet 3 — avec ses grandes fenêtres, ses balcons fleuris et son drapeau fédéral — reste, pour notre génération, la maison où le brillant rédacteur et l'ardent polémiste que fut Edouard Secrétan, dirigea, durant près d'un demi-siècle, la *Gazette*, avec une rare maîtrise.

L'immeuble de la rue de Genève est moderne. Il possède des locaux spacieux où circulent en abondance l'air et la lumière. Il est admirablement approprié au grand journal qu'il abrite. La « vieille dame » de la rue Pépinet s'est muée en une jeune et charmante femme, vêtue à la mode du jour. Toute pimpante et jolie, elle va avec confiance vers l'avenir, sûre de faire de nouvelles conquêtes. C'est ce que le *Conteur Vaudois* lui souhaite, tout en félicitant son rédacteur actuel, M. Georges Rigassi, et tous ses collaborateurs.

J. des S.

UN QUIPROQUO

C'est un charmant petit village de l'Oberland bernois, assis dans un paysage un peu perdu au pied de rudes glaciers aux séracs géants. Les mœurs y furent longtemps frustes et les habitants n'y connaissent encore que le souci de nourrir leurs peu nombreux troupeaux. En été, quand des hôtes y séjournent, on leur raconte l'histoire suivante :

Une dame de la ville de Berne écrivit, il y a bien une dizaine d'années, à un brave homme de K..., Jacob Tannenduft, pour avoir des renseignements circonstanciés sur un chalet qu'il offrait à louer pour la période des vacances d'été. La dame, Rosa Rosenherz, une personne qui se piquait de penser à tout, désirait connaître l'altitude du chalet, sa situation, les moyens d'y accéder, la grandeur de la cuisine et des chambres, le nombre des fenêtres, des lits, etc. En terminant son épître, Mme Rosa Rosenherz demandait où se trouvait le « W.-C. » et s'il était spacieux, bien aéré et facilement accessible.

A la réception de cette lettre, le bonhomme Tannenduft appela sa femme, une vaillante montagnarde, toute prête à se mettre en quatre pour contenter ses futurs locataires. Son mari lui exposa son embarras. De toutes les questions posées dans la lettre qu'il avait en main, une seule lui paraissait incompréhensible, car, de sa vie, il ne s'était trouvé en présence d'une abréviation aussi énigmatique que ce « W.-C. » terminant le questionnaire de la citadine. Sa femme partageait son ignorance et le brave couple étudia durant toute la journée et une bonne partie de la nuit suivante ce que pouvait bien signifier ce rébus de « W.-C. ».

Le lendemain était un dimanche et, en entendant sonner « la permière » par la cloche de la petite chappelle du village, Jacob Tannenduft eut une inspiration subite. Il se dit que «W.-C.» ne pouvait être que l'abréviation de « Wald-Capelle » (chapelle de la forêt) et que la petite église du village, située sur une élévation protégée, du côté de la montagne, par une épaisse forêt de sapins, méritait bien le nom de « chapelle de la forêt ».

Soulagé par sa découverte, Tannenduft en fit part à sa femme qui ne put qu'admirer la perspicacité de son mari. Celui-ci se mit séance tenante à répondre à la dame de la ville et lui écrivit au sujet du « W.-C. » textuellement ce qui suit : « W.-C. » est à vingt minutes du chalet. Il est construit sur une éminence dominant le village et où l'air est purifié par le voisinage immédiat des sapins; il compte 25 places, mais n'est ouvert que le dimanche, à une heure fixe. Une fois que les places sont occupées — les hommes à droite, les femmes à gauche, — on joue de l'orgue et ceux qui veulent peuvent accompagner en chantant. »

A Berne, le facteur apporta la lettre au moment où Mme Rosenherz s'apprêtait à partir pour aller prendre part à un thé joyeux offert par une connaissance à ses amies. Elle mit la lettre dans son réticule en se promettant de la lire en présence des dames invitées, toutes des mères de famille qui seraient certainement heureuses de connaître ainsi les conditions dans lesquelles on pouvait louer un chalet à proximité des glaciers. En effet, entre deux tasses de thé, ces dames se mirent à parler de vacances à la montagne et, tout naturellement, Mme Rosenherz tira la lettre de son réticule et demanda à la société la permission de lui lire la réponse qu'elle venait de recevoir de l'Oberland. Quand elle arriva au passage relatif au «W.-C.» situé à vingt minutes du chalet, à l'air purifié, aux vingt-cinq places, à l'orgue et au chant, Mme Rosenherz ouvrit de grands yeux et, n'y comprenant rien, elle crut devoir relire plus attentivement ces phrases inconcevables. A peine revenu de son étonnement, l'auditoire ajouta sa protestation à l'indignation de la naïve lectrice. Mme Rosenherz, qui pensait à tout, mais qui ne connaissait des églises que l'extérieur, assura que tout cela ne l'étonnait qu'à demi. Elle avait eu l'intuition des mœurs extra-primitives de la contrée de K... et, c'était précisément à cause de cela, qu'elle avait tenu à être renseignée exactement sur les us et coutumes de ses habitants. Elle n'ignorait point qu'en certains endroits on possédait encore des «W.-C. » à deux sièges, ce qui lui paraissait déjà le comble de la sociabilité primitive, mais elle n'aurait jamais songé qu'il pût exister quelque part un unique « W.-C. » pour tout un village et qu'on considérât l'usage de ce lieu comme un luxe toléré le dimanche seulement, à une heure fixe et en commun !

— Avec accompagnement d'orgue ! s'écria une dame.

— ...et de chants! ajouta une seconde invitée.

L'agitation devint générale, chacune des dames présentes se faisant un devoir de pousser une exclamation relevant un des points comiques de la narration de Jacob Tannenduft. C'est ainsi qu'après avoir été perplexes, puis indignées, ces dames passèrent à la joie et se mirent à rire sans fin en se représentant le tableau peu ordinaire de ce «W.-C.» communal. Elles se séparèrent en proie à une hilarité contagieuse qui, dit-on, gagna bientôt toute la ville. Cependant, des personnes, qui connaissaient K... pour y avoir séjourné, ne voulurent point laisser s'accréditer une légende pareille et n'eurent pas de peine à remettre les choses au point. Seule, Mme Rosenherz ne se laissa pas convaincre et persista donc à tenir les habitants de K... pour des communistes de la première heure.

Aimé Schabzigre.

MODE NOUVELLE

MESDAMES, voulez-vous avoir le teint de lis et de roses qui est à la mode cette année et qui a succédé au teint brou de noix sans lequel une élégante n'aurait pas osé se montrer l'année dernière ? Eh bien ! ne vous embarrassez ni de poudres ni de pâtes, ne vous ruinez pas en lotions, ne suivez pas de régimes qui, par ailleurs, pourraient compromettre votre ligne. Un docteur arménien vient de découvrir le moyen suprême de vous faire ressembler à l'aurore aux doigts de roses qui ouvre les portes du matin, et je vais vous l'indiquer, il vous économisera du temps et de l'argent. Faites-vous donner, chaque matin, une bonne paire de gifles par votre mari, mais des gifles sonores, retentissantes, qui feront dire à vos voisins : « Tiens, la maîtresse poutre du toit vient de se briser. » Sous l'action de ces gifles esthétiques, le sang monte immédiatement aux joues et les colore de la façon la plus agréable.

Si vous voulez plaire, paraître séduisantes, irrésistibles, n'hésitez pas, le moyen est héroïque. Les maris, évidemment, feront de la résistance, je les connais ; ils sont bons pour tous les animaux et, au début, ils se montreront récalcitrants. Ils trouveront le procédé barbare, inhumain, pénible, odieux, atroce. Ils chercheront à se dérober. Ils vous supplieront de ne pas leur infliger le supplice de les contraindre à vous faire subir de mauvais traitements, mais vous êtes adroites, insinuantes, habiles, et vous arriverez bien à les décider.

Sachez les prendre. Pour les amadouer, agissez comme vous le faites quand vous désirez obtenir une fourrure ou un collier de perles. Prenez-les par leur faible ; faites leur préparer les mets qu'ils préfèrent; ne leur faites pas d'observations s'ils rentrent tard. Gâtez-les et, quand vous les supplierez de vous donner des gifles, ils finiront par vous répondre : « Avec plaisir, ma chérie » ; ils relèveront leurs manchettes et taperont à tour de bras.

Au fond, les maris ne demandent qu'à être agréables à leur femme. Ils taperont de toutes leurs forces, ils s'entraîneront, pour que vous soyez les plus jolies de toutes, les plus battues et les plus contentes.

La Patrie Suisse du 30 juillet groupe de nombreuses actualités: meeting d'aviation de Zurich, passage du Tour de France à Evian, régates internationales à Genève; réunion du comité international des bibliothèques à Berne; fête des sauveteurs du Léman, à Lutry. Une belle page donne des images choisies de la fête d'Aarau. Le Dr Hoffmänner achève pour ses lecteurs la visite du parc national suisse. Enfin, hommage est rendu au nouveau chef de la division des affaires étrangères: M. de Stoutz; une étude sur la participation suisse aux Jeux olympiques complète ce numéro.

LES PRUNES A LA BENOITE 2

Puis l'hiver poudra tout à frimas. Le vallon eut l'air moins profond, blanc comme un rêve. Jour et nuit, car elle dormait peu, la Benoîte tricota et rumina des pensées. Et quand Paul Paquin remontait tard, de ses réunions, il voyait encore briller une lumière à travers la serpillière suspendue à la fenêtre en guise de rideau.

— Et puis ? disaient les gens, quand Benoîte descendait aux provisions. Vous ne venez plus, le soir, faire un bout de causette.

— Je suis bien chez moi! répondait la mystérieuse vieille d'un air presque joyeux.

Mais quand elle avait tourné les talons, la grosse mère Rosset, l'épicière, remarquait :

— La Benoîte vient rudement drôle !... Quel âge a-t-elle ? On ne sait seulement pas. Elle doit approcher des huitante... Elle ne veut pas tant les dépasser...

Cependant, sans se laisser distraire, Benoîte méditait sa vengeance ; mais elle ne la trouvait jamais telle qu'elle la souhaitait. Il lui semblait pourtant, à force d'y songer, qu'elle tenait déjà le Paquin dans la fine toile d'araignée de ses ruses. Et quand elle le voyait passer, sur la neige froide et blanche qui ensevelissait les prés comme le bruit des pas, elle souriait finement, et ce sourire était plus effrayant que son ancienne colère.

L'hiver s'acheva en bourrasques et en jours